

Scientia Canadensis

Canadian Journal of the History of Science, Technology and Medicine
Revue canadienne d'histoire des sciences, des techniques et de la médecine

Scientia
Canadensis

Forty Years, 1963-2003: Department of sociology, University of Toronto. Par Rick Helmes-Hayes, dir. (Toronto: Canadian Scholar's Press, 2003. 215 p., ill., app. ISBN 1-55130-228-4 \$24.95)

Jean-Philippe Warren

Volume 28, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800487ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800487ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

0829-2507 (imprimé)

1918-7750 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Warren, J.-P. (2005). Compte rendu de [*Forty Years, 1963-2003: Department of sociology, University of Toronto.* Par Rick Helmes-Hayes, dir. (Toronto: Canadian Scholar's Press, 2003. 215 p., ill., app. ISBN 1-55130-228-4 \$24.95)]. *Scientia Canadensis*, 28, 83–85. <https://doi.org/10.7202/800487ar>

***Forty Years, 1963-2003: Department of sociology, University of Toronto.* Par Rick Helmes-Hayes, dir. (Toronto: Canadian Scholar's Press, 2003. 215 p., ill., app. ISBN 1-55130-228-4 \$24.95)**

L'histoire de la discipline prend souvent pour acquis l'existence de départements de sociologie, comme s'il allait de soi que ce type d'encadrement académique d'abord américain soit l'un des principaux vecteur de l'institutionnalisation de la pratique sociologique. Il est vrai que, au Canada comme aux États-Unis, les départements universitaires ont démontré, au delà des appels épisodiques — et ce, dès le début du vingtième siècle — à une plus grande interdisciplinarité, une résilience au changement qui rend pour ainsi dire naturelle l'existence de telles frontières disciplinaires. L'ouvrage *Forty Years* ne songe pas un instant à remettre en cause un tel état de fait et l'assume d'entrée de jeu comme une vérité incontestable. Il y aurait eu pourtant beaucoup à dire sur ce genre de territorialisation du savoir dans les institutions d'enseignement supérieur canadiennes. La publication l'ouvrage dirigé par Helmes-Hayes, à l'occasion du quarantième anniversaire du département de sociologie de l'université de Toronto, ne se prêtait guère, et c'est fort dommage, à une réflexion épistémologique de ce genre. On touche là une première limite du genre.

Forty Years est une actualisation de *A Quarter-Century of Sociology at the University of Toronto (1963-1988)* (Toronto: Canadian Scholars' Press, 1988) dont Helmes-Hayes avait aussi été le directeur. Les articles de S. D. Clark et O. Hall s'y retrouvaient déjà, ainsi qu'une liste (évidemment plus brève) des professeurs et thèses de doctorat. On y a ajouté simplement quelques témoignages des directeurs du département. Déjà, dans ce choix se révèlent des partis pris qu'on pourrait facilement contester : sont effacés de l'histoire du département de sociologie de l'université de Toronto les chargés de cours, le personnel non-enseignant, ainsi que les étudiants de maîtrise et les étudiants de premier cycle. Le visage qui est présenté au lecteur est celui d'une université élitiste, faite exclusivement par des professeurs à temps plein, animée par la recherche libre et désintéressée et dont l'enseignement se concentre au plus haut

niveau des études graduées. Ce procédé s'appelle une « officialisation de l'histoire ». Cela ne fait pas du collectif un témoignage inintéressant, mais il faut comprendre que, servant en quelque sorte de publicité au département, le lecteur pourra faire de l'ouvrage lui-même un objet d'étude pour mieux comprendre l'esprit bien particulier qui anime les sociologues de l'université de Toronto. Le bref ouvrage de Harry H. Hiller, *First Forty : Sociology at the University of Calgary* (Calgary: University of Calgary Press, 2003) offre à cet égard un piquant contraste avec la genre de célébration historique privilégiée à la Ville Reine.

Après l'excellente introduction de Helmes-Hayes (dont l'anglo-centrisme est toutefois absolument déprimant), et suite aux articles de Clark et Hall, viennent les articles des directeurs. On ne pourra s'étonner de ce que leurs propos tournent autour de considérations la plupart du temps bureaucratique et administratives. Mais Lorne Tepperman résume très bien une constatation implicite qui ressort de l'ensemble des témoignages : celle qui concerne une certaine dérive des universités vers une vision plus opérationnelle et fonctionnelle de leur rôle en société. Les souvenirs des années 1970 sont trop amers pour entretenir le feu de quelque nostalgie que ce soit. L'exemple par excellence de cette amertume demeure la parité étudiants/professeurs dans les comités départementaux (parité qui accordait au premier étudiant venu une voix égale à celle d'un professeur chevronné). La parité votée en 1969 a rendu la gestion des affaires internes presque impossible pendant environ dix ans avant d'être abolie en 1987. Jim Giffen parle du « règne de l'idiotie » pour décrire ces années tumultueuses durant lesquelles la politesse a cédé devant des attaques grossières et à l'emporte-pièce. Et pourtant, en dépit du fait que les années d'embauche des directeurs ne correspondent pas à un quelconque âge d'or, l'optimisme de circonstance, qui court tel un fil conducteur à travers tous les textes, sonne en partie faux, ou à tout le moins fragile.

On se vante de ce que le nombre d'étudiants inscrits est passé de 3 700 en 1997 à 4 800 en 2001. Surtout, on fait état que le montant des subventions de recherches administrées par le département a fait un bond de 125 000 \$ (sic) à 2 250 000 \$ de 1997 à 2001. Mais, en situation d'importante compression budgétaire et de compétition accrue entre les universités, cette situation encourage une spirale infernale vers davantage de productivité et de performance, avec à terme la transformation de la mission et de l'organisation des universités elles-mêmes. Les vieux conflits idéologiques tendent à être remplacés par des conflits basement financiers. On est passé des « crises over ideologies » aux « crises over funding ». Il y a trente ans, on s'accusait de ne pas être assez ethnométhodologue, ou marxisme, ou fonctionnalisme ; aujourd'hui, on

accuse les professeurs de ne pas publier assez, de ne pas le faire dans les bonnes revues, de ne pas rapporter leurs centaines de milliers de dollars en subvention. On est passé d'une définition de la recherche à une autre.

Il est curieux de constater que, dans *Forty Years*, les témoignages des directeurs n'abordent pour ainsi dire jamais l'enracinement du département dans le terreau de Toronto, de l'Ontario ou du Canada. Il y avait pourtant là matière à débat. En 1974, au milieu de la tempête de la canadianisation, l'Association canadienne des sociologues et anthropologues n'avait-elle pas censuré le département pour avoir choisi d'embaucher, sur sept ou huit personnes, un nombre infime de citoyens canadiens ? Tout au long des pages de l'ouvrage, on vante le département comme le meilleur au Canada (une affirmation qui fera sourire bien des lecteurs). Pas une fois on ne soulève cependant la question de sa relation au pays. Il suffit sans doute d'affirmer qu'il est gros, qu'il est productif et qu'il est riche.

Forty Years est-il une histoire trop officielle ? Non pas, mais une image singulière qu'a voulu projeter un département qui ne l'est pas moins.

JEAN-PHILIPPE WARREN
Concordia University